

Le triomphe du crime

par *Ismail Kadaré*

LE crime triomphe une nouvelle fois au cœur de l'Europe. Membres humains amputés, enfants massacrés à coups de hache, femmes enceintes éventrées, mineurs violés, vieillards carbonisés. L'Occident, pris au dépourvu, tâche de mettre un frein à cette horreur. Il est doublement préoccupé. C'est la deuxième fois en un siècle que le crime est perpétré par un pays qui prétend défendre la chrétienté, contre un peuple considéré comme n'étant qu'à moitié chrétien. Après l'Holocauste contre les juifs, cette nouvelle souillure pèse très lourd sur les consciences. Et l'Occident, dans son action, fait preuve de désarroi, d'imprévision, de doute. Sans être faible, il donne l'impression de l'être ; même s'il est déterminé, il ne le paraît guère. Dans cet affrontement, il y a quelque chose qui ne cadre pas, comme un mauvais sort désespérant.

En Occident, les hypothèses et les polémiques vont bon train. On discute de la question de savoir si l'embargo pétrolier est légal ou non, s'il est justifié ou pas de fournir des armes à l'UCK (l'Armée de libération du Kosovo), s'il

fallait ou non bombarder la télévision de Belgrade, si une intervention terrestre est opportune, si les hélicoptères Apache modifieront le cours des choses, etc. Et alors que le temps file, le Kosovo, plongé dans le brouillard et l'obscurité médiatique, sans défense, courbé sous le glaive du bourreau, meurt toujours plus chaque jour et chaque heure ; il est massacrés, violés, il crie au secours. Et quand une victime appelle à l'aide, l'urgence s'impose. La victime a besoin d'un secours rapide, le bourreau, lui, peut attendre.

Pour la partie de la population du Kosovo demeurée à la merci des barbares, tout retard est fatal. Il l'est aussi pour l'autre moitié, celle qui a été cruellement arrachée à sa terre et à sa maison. Au fil des semaines et des saisons s'accroît le danger de voir le paysan se détacher de sa terre, et la difficulté de son retour. Et le but criminel de la dictature serbe est précisément celui-là.

Lire la suite page 15

Ismail Kadaré est écrivain.

Suite de la première page

L'Europe et les Etats-Unis doivent se hâter. Ils ne doivent pas permettre que le temps travaille pour le crime. Le peuple albanais du Kosovo n'est pas de trop dans ce monde. Il doit être défendu à tout prix et par tous les moyens.

La Yougoslavie actuelle est sans doute la dernière dictature stalinienne en Europe. Ce ne serait là qu'un moindre mal si la Serbie n'était pire que cela. Elle présente tous les traits du totalitarisme, mais avec un élément de plus, que les dictatures classiques, fût-ce celles de Hitler ou de Staline, n'ont pas connu : l'anarchie dans le crime. Cette anarchie, cette conversion du crime en une kermesse à laquelle quiconque peut participer, constitue une nouvelle escalade du mal. L'officialisation des bandes d'Arkan (NDLR, chef de guerre serbe), des paramilitaires de Ratko Mladic, de toutes sortes d'assassins en série, qui se ruent aujourd'hui contre les Albanais du Kosovo, prouve bien que la Yougoslavie a atteint un nouveau stade que l'on pourrait qualifier de « dictature plus ».

Cela n'a rien de surprenant. Depuis que le fasciste paténeté Vojislav Seselj, qui a déclaré haut et clair « qu'il massacrerait tous les Croates, non pas à coups de couteau, mais à coups de cuillères rouillées », est entré dans le gouvernement yougoslave ; depuis aussi que Vuk Draskovic, ce prétendu « opposant » à Slobodan Milosevic, qui a menacé entre autres « de couper les mains de tous les Albanais qui font le signe V », s'est mis à son service, on a bien compris qu'en Serbie la doctrine du crime prenait le dessus (curieusement, et l'un et l'autre de ces deux personnages, évoquant dans leurs discours des amputations humaines).

Après quoi, comment l'Occident pouvait-il nourrir la moindre illusion sur ce régime ? Il se devait aussi de chasser toute hésitation quant à la nécessité d'extirper cette graine du mal en Europe. Son retard, hélas, a eu un effet funeste : il a contribué dans une certaine mesure à une double immunisation : d'abord, celle des criminels qui étaient de plus en plus ivres de sang, puis, un phénomène analogue dans l'opinion mondiale. En entendant ressasser le même discours, celle-ci risque de s'habituer malgré elle au mal. Le monde, dans ses périodes les plus sombres, a connu de pareilles abdications.

Cette insensibilité accrue des criminels s'est accompagnée d'une raillerie quasi-constante de leur part à l'égard de la civilisation. C'est la morgue notoire des brigands, qui ont un poignard en main. Dans cette arrogance, ils trouvent comme un aliment spirituel, elle les plonge dans une sorte d'extase, elle les encourage à pousser plus avant dans le chemin du crime. On l'a vu dans leurs déclarations criminelles, notamment lors des pourparlers de Paris, quand, sous leur attitude éceurante, transparaisaient leurs véritables desseins. De leur côté, les Occidentaux restaient fidèles à leur correction, l'attitude la moins payante face à des brigands. Leurs égard, leurs phrases marquées du souci de ne pas blesser « le bon peuple serbe », « le peuple ami serbe », étaient interprétés par leurs interlocuteurs comme des marques de faiblesse, des témoignages d'appréhension, la preuve qu'eux-mêmes étaient en situation de force, que l'on ne pouvait se passer d'eux.

Ce fut sans doute la pire manière de venir en aide au peuple serbe. La seule façon de le soutenir vraiment, le seul appui concret aurait été de lui dire la vérité en face. Car la vérité, si cuisante soit-elle, est salvatrice. Si le peuple serbe ne peut être accusé des crimes commis par les plus

féroces des siens, on peut lui reprocher d'y avoir consenti. En fait, fort peu de voix parmi les Serbes eux-mêmes, se sont élevées contre les actes de barbarie commis. Souligner la responsabilité collective de ce pas est la seule attitude correcte à observer envers lui. Et, de sa part, reconnaître sa faute et la condamner est l'unique voie qui lui reste ouverte pour être réintégré dans la famille des peuples.

Mais l'examen de conscience d'un peuple ne peut se borner à de simples déclarations. Examen de

La seule façon de soutenir vraiment le peuple serbe aurait été de lui dire la vérité en face

conscience veut dire au premier chef recherche du mal au plus profond de ses racines. Et les racines du mal actuel sont très profondes. Dans l'histoire serbe, hélas ! les crimes commis contre d'autres peuples sont souvent proclamés comme autant d'éléments des programmes nationaux. Cette « franchise » des criminels, outre qu'elle est fort rare dans l'histoire humaine, est aussi très dangereuse. Si, en annonçant son crime futur, il n'est menacé d'aucun châtiement, le criminel reçoit, de ce fait même, carte blanche. L'histoire de la Serbie abonde en cas de ce genre. Depuis la « Natchertanie » (le Plan) de Gerasanin de 1844 jusqu'au projet de Cuvrilovic en 1937, du mémorandum de l'Académie de Serbie de 1986 aux déclarations sur les cuillères rouillées de Seselj et aux mains coupées de Draskovic, on voit se dérouler comme un fil rouge le crime et le massacre d'autres peuples, surtout du peuple albanais.

Rien n'a été fait pour extirper, pour le moins, neutraliser cet appareil du crime. Si l'Europe avait tenté de le frapper et de le contenir peu à peu, elle ne se verrait pas aujourd'hui contrainte de détruire systématiquement la Yougoslavie. L'Europe de demain ne peut s'édifier sur une conscience aussi alourdie. Elle a pour devoir moral d'aider chaque peuple à exorciser ses démons. Cette délivrance commence par ce qui est le plus manifeste et, partant, le plus facile à supprimer : les impostures historiques. Par malheur, dans le cas de la recrudescence du nationalisme serbe, c'est souvent l'attitude opposée que l'on a adoptée.

Au lieu, par exemple, de se livrer à une analyse attentive avant de souscrire au mythe du « berceau de la nation serbe » et de la bataille du Kosovo, les médias d'Europe et du monde entier ont vite donné dans le piège de la propagande serbe et propagé ce mythe assassin. Il en est allé de même du mythe sur le rôle exclusif de victimes des Serbes au cours de la deuxième guerre mondiale. Sans nier nullement le martyre du peuple serbe, il suffit de lire deux études, l'une de J. P. Cohen sur « L'Antisémitisme en Serbie et l'exploitation du génocide comme moyen de propagande », publiée à Paris en 1992 (Messager Européen n° 6) l'autre de S. Goldstein parue dans la collection sur « Les Juifs en Yougoslavie » (Jews in Yugoslavia, 1989) pour se persuader que les choses ont été différentes du tableau brossé par la propagande serbe et que les fascistes serbes ont participé tout comme les autres au génocide serbe contre les Juifs.

Dans un contexte plus vaste, la « solidarité slave » s'est affirmée

comme un sérieux obstacle à la purification de la conscience d'une partie de l'humanité. Aveuglé et totalement insensible aux horreurs qui se produisent au Kosovo, une partie du monde slave a exprimé indirectement son approbation des massacres et de la déportation en tant que procédés justifiables lorsque des intérêts slaves étaient en jeu. C'est une triste surprise en cette fin de millénaire. Il a été prouvé à quel point l'Occident avait eu tort de relâcher sa vigilance à l'encontre de la brutalité de certains pays. Dissimulés en quelque sorte derrière l'ombre sinistre des crimes de Hitler, ceux de Staline ne furent jamais dénoncés avec l'énergie requise. Ou encore, plus exactement, on condamna surtout les crimes perpétrés à l'intérieur contre les Russes et les Slaves soviétiques, mais bien moins ceux qui avaient été commis contre d'autres peuples.

L'Occident s'aperçoit maintenant de la faute qu'il a commise en oubliant ou en pardonnant ce qui ne devait pas être pardonné. Il ne fallait, par exemple, faire aucune concession sur le massacre de Katyn de 1942, où, de la manière la plus odieuse, l'exécution stalinienne, mêlée à la haine paysanne, se livra au massacre de l'élite de l'armée polonaise et de la Pologne elle-même. La Russie soviétique, et sa conscience, y compris ses dissidents, vrais ou faux, auraient dû être astreints à solliciter le pardon pour cette horreur. Et il en va de même de la férocité manifestée à l'encontre des Hongrois, des peuples baltes, de ceux du Caucase, des déportations des Tatars, des Allemands de la Volga, des Juifs, etc. Or, rien de cela n'a été fait.

Il est inquiétant de voir que les « amis de l'Occident » eux-mêmes, les dissidents russes en général, se taisent à l'évocation de ces faits. Autrement dit, ils ne s'inquiètent que de leurs propres intérêts, des seules atteintes éventuellement subies par le « peuple russe » ou « le paysan russe », sans guère se préoccuper des autres. On est donc conduit à se poser une grande interrogation sur la moralité de cette dissidence. Sur cette question, il suffirait d'évoquer un exemple, le dernier roman de Léon Tolstoï, *Hadjji Murat*, qui traite

vélé que le nouvel affrontement ne sera que le recyclage d'un très ancien conflit : entre civilisation et barbarie. Ce à quoi l'on assiste aujourd'hui au Kosovo - l'éradication d'un peuple entier, sa mise à mort, l'amputation de ses membres, comme à l'époque du cannibalisme - témoigne que toute la panoplie de la barbarie humaine, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, y est utilisée. Elle est employée par des êtres humains qui s'appellent Serbes, contre d'autres créatures humaines que l'on dénomme Albanais. C'est là le fond de la question. Toute tentative pour détourner l'attention de cet état de choses n'est qu'un appui de plus apporté au Mal.

Face à cette hécatombe, l'Occident est à demi paralysé. La civilisation occidentale se rend compte qu'en appliquant, pour ce qui la concerne, les règles de la démocratie, autrement dit par son souci du respect des principes, elle se met dans une position de faiblesse. Plus qu'elle-même, c'est son adversaire qui profite de cette attitude. Ce phénomène, du reste, n'est pas rare dans l'histoire universelle. L'exemple des relations entre Gengis Khan et la Chine, quand ce pays immense devint à plusieurs reprises la proie de son ennemi, du seul fait qu'il était plus civilisé, s'est réitéré dans l'affrontement entre Hitler et les démocraties occidentales, puis entre Staline et l'Occident. C'est triste à dire, mais il faut admettre qu'une attitude démocratique trop pointilleuse face à la barbarie risque d'avoir des conséquences tragiques pour la démocratie elle-même. Les lois de la civilisation n'ont aucun effet sur les barbares, alors que les lois barbares sont mortelles pour la civilisation. C'est sur cette contradiction, ce nœud fatal, qu'est fondé le drame de la civilisation actuelle.

Le Kosovo a montré que la civilisation occidentale se trouve aujourd'hui en danger. De ce fait, elle est contrainte de revoir toute sa stratégie défensive. Dans ce contexte, les petites querelles au sein de ce monde, comme, entre autres, celles que suscite l'anti-américanisme en vogue, sont vraiment d'une mesquinerie à pleurer face à la mesure du danger.

Au Kosovo, le crime a été porté à

Dans l'espace balkanique d'aujourd'hui, à côté du mal qui se déploie cruellement sous un pouvoir oppressif, subsiste, quoique provisoirement tapie, une authentique noblesse spirituelle

du conflit russo-tchécoslovaque. Le sort même de ce livre censuré par le tsarisme, puis ignoré par le communisme, condamné encore par le post-communisme, permet de comprendre deux choses : d'abord, l'attitude hostile inchangée de la Russie à l'encontre des petits peuples non slaves ; ensuite, l'élévation de vues de Tolstoï, par rapport à ceux qui, par leurs propos ou leurs silences, trahissent leur passé de dissidents.

Le Kosovo martyr trouble aujourd'hui bien des consciences et arrache beaucoup de masques. Devant les enfants albanais massacrés, aucune autorité intellectuelle ne peut tenir si elle soutient, fût-ce indirectement, le crime. Comme l'agneau de la Bible, ces enfants trouveront en eux la force requise pour renverser toute fausse idole.

Après la chute de l'empire communiste, nombre de prophéties ont été émises quant à la nature de la prochaine conflagration : serait-ce un conflit religieux, racial ou culturel ? Le Kosovo, entre autres éléments d'appréciation, nous a ré-

son paroxysme. Toutes les bornes ont été franchies. Il y a été perpétré des massacres auxquels les hommes, du moins ici en Europe, pensaient avoir définitivement dit adieu. Yeux crevés, corps ébouillantés, victimes humiliées, festins macabres, autant d'extrémités que les Serbes ont atteintes. Et, de la part de ces hordes, ce n'est pas seulement une soif de sang ; ces actes odieux constituent une sorte de bannière, l'annonce solennelle que l'on ne reculera devant rien. Ils relèvent à la fois de l'extase, de la menace et du programme. Lorsque les descendants de Gengis Khan se

mirent à ériger des pyramides de têtes coupées, cet acte s'intégrait aussi à sa tactique de guerre. Ces amas étaient un élément de dissuasion, ils projetaient de loin la terreur qui paralyserait l'adversaire.

Quand le massacre cannibalesque entre en scène, tout rapport humain est exclu. C'est l'animalité, avec ses lois, qui s'instaure. L'acceptation de ces lois, fût-elle indirecte, annonce la fin prochaine de la civilisation. C'est la raison pour laquelle, dès les temps antiques, les peuples furent impressionnés par le massacre primitif. Dans l'avant-dernier chant de l'Iliade, qui évoque le fameux duel entre Achille et Hector, ce dernier, avant de mourir, prie son adversaire de ne pas mutiler son corps. La mutilation du corps humain a été, dans l'antique civilisation grecque, un sujet d'angoisse. Selon les Grecs, cette mutilation interrompait les communications entre morts et vivants, autrement dit rompait l'équilibre du monde ; elle anéantissait la culture, la mémoire, la morale.

Les autres peuples balkaniques, surtout les autochtones, ont édifié, dans d'innombrables ballades, toute

l'hôte est l'une des plus sublimes qui soient. Aujourd'hui, dans les Balkans, quand les gens s'entre-tiennent au seul motif qu'ils appartiennent à des ethnies différentes, elle apparaît encore plus noble. Respectueuse de ce code, l'Albanie a été le seul pays en Europe à ne pas livrer un seul juif aux Allemands tout au long de la deuxième guerre mondiale ; et les juifs, en étant avisés, affluèrent de toutes parts pour chercher justement refuge chez les Albanais.

En vertu de ce même code, 40 000 soldats italiens, occupants de la veille, restés en Albanie à la merci des habitants, après la capitulation de leur pays, loin de subir la moindre vexation, trouvèrent abri et protection auprès d'eux jusqu'à la fin de la guerre. Il y a quelques années, le gouvernement italien décida d'ériger un monument dans un village d'Ukraine qui avait abrité cinq prisonniers italiens ; mais l'Italie n'a jamais songé à faire un geste analogue pour ses 40 000 soldats restés à l'abri en Albanie. Avant de participer à des manifestations contre les Albanais, les jeunes Ita-

L'Europe de demain ne peut s'édifier sur une conscience alourdie. Elle a pour devoir moral d'aider chaque peuple à exorciser ses démons. Cette délivrance commence par ce qui est le plus manifeste et, partant, le plus facile à supprimer : les impostures historiques

une culture qui interdit la mutilation du corps humain. On a beaucoup parlé du code médiéval albanais, du *Kanun*, comme d'un code cruel et primitif. Ce code, loi fondamentale des Albanais pendant plusieurs siècles, est effectivement empreint d'une froideur et d'une âpreté tragiques, mais même ce code primitif, au reste très critiquable, exclut inconditionnellement dans sa partie centrale qui définit les « Règles de la mort » le massacre et la mutilation. La première règle qui y figure stipule que, dans toute querelle, dans tout acte de vengeance, chacune des deux parties à un conflit, quelle qu'en soit la gravité, n'a droit qu'à une seule mort. La deuxième règle fondamentale précise que la mort ne peut être causée qu'à distance, et qu'en aucun cas l'auteur de la mort n'a le droit de toucher au corps de la victime. (*The Code of Leke Dukagjin*, p. 163, New York 1989). Toute infraction à ces deux règles était punie avec une extrême rigueur.

Au risque d'être qualifié de défenseur partial de son peuple, l'auteur de ces lignes n'en continuera pas moins de citer ce code. Quand un peuple a pour destin le martyre, se montrer dur et mesquin avec lui, ne souligner que ses manquements, en refusant d'apprécier ses mérites, est une marque de cruauté. Une autre partie fondamentale du code albanais traite de l'attitude à observer envers l'étranger, l'inconnu, le visiteur venu d'un autre lieu, l'hôte. Le protéger est, selon le code, le premier devoir moral de l'homme. La formule monumentale « *la maison de l'Albanais est celle de Dieu et de*

liens feraient bien aujourd'hui de se rappeler ceux qui donnèrent refuge à leurs aïeux.

Comme tout peuple qui, en se dotant d'un code moral, s'affaiblit par rapport à un autre peuple ignorant toute règle de conduite, les Albanais se sont exposés sans défense face au péril serbe. Il était donc dit que le peuple albanais, le plus hospitalier des Balkans, qui a proclamé sa maison celle « *de Dieu et de son hôte* », serait attaché de sa propre demeure et chassé par des barbares. Tout doit être fait et à coup sûr le sera pour que ce sacrilège présumé finisse et que le bon droit triomphe. Le stoïcisme des Albanais dans la douleur, la maîtrise de leur ressentiment, leur dignité dans le deuil, apparus sur tous les petits écrans du monde, ont frappé les téléspectateurs.

Dans l'espace balkanique d'aujourd'hui, à côté du mal qui se déploie cruellement sous un pouvoir oppressif, subsiste, quoique provisoirement tapie, une authentique noblesse spirituelle. Elle y est présente, et c'est là, parmi les peuples des Balkans - Roumains, Bulgares, Grecs, Albanais, Croates, Slovènes, Bosniaques, Monténégrins, Macédoniens, et aussi Serbes si ceux-ci veulent bien rompre vraiment avec le mal - qu'il faut la chercher. Dans tous les projets à venir sur les Balkans, l'Europe ne doit jamais oublier. La Péninsule, qui a connu autrefois la lumière, ne peut se laisser vaincre par les ténèbres.

Ismail Kadaré
(Traduit de l'albanais
par Jusuf Vrioni.)